

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



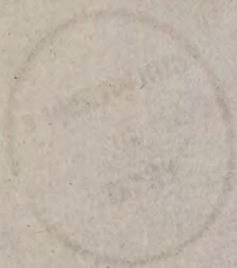
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE

LIBRARY



OF THE

FRATERNITY

LE MARI DIRECTEUR,

O U

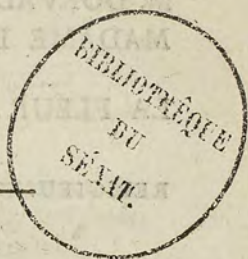
LE DÉMÉNAGEMENT DU COUVENT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN VERS LIBRES,

PAR M. DE FLINS,

Jouée pour la première fois sur le Théâtre de la
Nation, le vendredi 25 février 1791.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
place du Théâtre Italien.

M. D C C. X C I.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE,	<i>Madame Suin.</i>
SŒUR PÉTRONILLE,	<i>Mlle. Charlotte.</i>
SŒUR APPOLLINE,	<i>Mlle. Masson.</i>
SŒUR EUDALIE.	<i>Mlle. Emilie.</i>
AGNÈS, novice,	<i>Madame Petit.</i>
THÉOTIME, bernardin, directeur du couvent,	<i>M. Dunant.</i>
GABRIEL,	} religieux qui ont quitté le couvent. <i>M. la Rochelle.</i> <i>M. Dazincourt.</i>
SÉRAPHIN,	
JANNETTE, tourrière,	
NICOLAS, jardinier,	} du couvent. <i>Mlle. Joly.</i> <i>M. Bellemont.</i>
M. DORVAL, commissaire du district,	
MADAME DORVAL, sa femme,	<i>M. Fleury.</i> <i>Mlle. Contat.</i>
LA FLEUR, domestique de M. DORVAL,	<i>M. Marchand.</i>
RELIGIEUSES.	personnages muets.

Le théâtre représente une salle du couvent, la grille est placée au fond du théâtre.

La partition des airs de cette comédie, musicale de M. Porro, se trouve chez lui, rue Tiquetonne, n° 10, & chez le libraire qui vend la pièce.

LE MARI DIRECTEUR,

o u

LE DÉMÉNAGEMENT DU COUVENT.

SCENE PREMIERE.

L'ABBESSE, S. PÉTRONILLE, S. APPOLLINE,
S. EUDALIE, AGNÈS, THÉOTIME, LA
TOURRIÈRE, GABRIEL coiffé & habillé
à l'anglaise ; SÉRAPHIN coiffé & habillé à
la française ; RELIGIEUSES.

*Les Religieuses accourent éperdues & dispersées sur le
théâtre ; l'Abbësse s'oppose au passage de Gabriel &
de Sëraphin , qui veulent entrer.*

G A B R I E L.

P OURQUOI nous fuyez-vous ?

L' A B B E S S E.

Arrêtez , malheureux.

Ce n'est qu'avec horreur que je vous vois tous deux ;
Vous êtes retournés dans un monde profane ;
Vous avez délié les nœuds les plus sacrés.

S É R A P H I N.

La raison nous absout.

L' A B B E S S E.

L'église vous condamne.

Dans ces lieux saints & retirés

Venez-vous apporter vos coupables maximes ?

G A B R I E L.

Nous venons détromper d'innocentes victimes ;
Et nous réussirons.

L' A B B E S S E.

Nous ne redoutons rien.

Nous regardons comme des crimes
Les lois qui de nos vœux ont rompu le lien.

P E T R O N I L L E.

Oui , notre ame est constante & pure ,
Et nous resterons dans ces lieux ,
Fidèles aux sermens qu'ont entendu les Cieux.

A P P O L I N E.

Nous le promettons.

L A T O U R R I E R E.

Je le jure.

E U D A L I E à *Gabriel*.

Mais quelle est donc cette coiffure ?

Ah ! frère Gabriel , qui vous aurait remis ,
Avec ces cheveux plats tombant sur vos habits ?

G A B R I E L.

Je suis vraiment fâché que cela vous déplaîse :

C'est une coiffure à l'anglaise.

Elle est fort à la mode , & rend le cerveau sain ;
On en est levé plus matin.

E U D A L I E.

Vous avez donc plus d'une affaire ?

G A B R I E L.

Oh ! je vous en réponds : du parti populaire ,

Je suis le plus ferme soutien.

J'avais , quand j'étais Bernardin ,

Un talent marqué pour la chaire ;

Je faisais des sermons que l'on me payait bien ;

Mais aujourd'hui pour la fortune

Je descends de la chaire & monte à la tribune.

E U D A L I E.

Oh ! frère Séraphin , comme vous voilà fait !

Cette énorme cravatte , & ce joli toupêt ,

Ces cordons , ce petit gillet ,

Pour un religieux , semblent bien peu modestes ;

N'en redoutez-vous pas quelques suites funestes ?

(5)

S E R A P H I N.

Il faut se conformer à l'état qu'on a pris.
Je chantais assez bien : pour nos moines ravis,
Ma voix charma souvent la longueur de l'office ;
Et j'aurais dans le temps jadis ,
Obtenu quelque bénéfice :
La nation les a tous pris.

E U D A L I E.

Vous aviez, il est vrai, la voix douce & touchante.

S E R A P H I N.

J'ai gardé mon goût , & je chante.

E U D A L I E.

Des orémus.

S E R A P H I N.

Des opéras. (*Il chante ;*

Jadis , je chantais tristement
Quelque dévot rapsodie ;
Aujourd'hui , je chante gaîment
L'amour , les jeux & la folie ;
Tout change de rôle à présent

L'aristocrate maintenant ,
N'a plus aucun projet de guerre ;
Le prélat ne fait de serment
Qu'à la maitresse qu'il préfère ;
Tout change de rôle à présent.

Vous avez aimé le couvent
Malgré sa tristesse profonde ;
Mais vous allez prendre un amant ,
Et suivre tous les goûts du monde ;
Tout change de rôle à présent

L' A B B E S S E.

Fuyons , fuyons , mes sœurs , & ne l'écoutons pas.

P E T R O N I L L E.

Monstre !

E U D A L I E.

Fautsaires !

A P P O L I N E.

Apostats.

A G N È S *bas à Théotime.*

Vous voyez.

T H É O T I M E *bas à Agnès.*

Attendons.

P E T R O N I L L E.

Pouvez-vous à votre âge

Vous laisser entraîner aux mondaines erreurs ?

Tandis que les plus jeunes cœurs,

A qui le monde, encore offre plus d'avantage,

Vous donnent l'exemple des mœurs.

Regardez ; Théotime est vertueux & sage,

Il n'est ni pervers, ni volage ;

Cependant il n'a que vingt ans.

G A B R I E L.

C'est qu'il lui manque un peu d'usage ;

Cela viendra.

L' A B B E S S E.

Sortez, méchants.

T H É O T I M E *bas à Agnès.*

Lorsqu'elles vantent ma sagesse,

Elles ne savent pas ce que je sens pour vous ;

Et je suis plus faible qu'eux tous,

Si l'amour est une faiblesse.

G A B R I E L.

Pour porter un bon jugement,

Gardons de nous fier à la seule apparence.

Pouvez-vous vous vanter de votre résistance

Qu'on ne tenta que faiblement ?

Sous une heure au plus tard, monsieur le commissaire

Doit arriver dans le couvent,

Et nous verrons.

S E R A P H I N.

Pour moi j'espère

Que l'on va voir ici beaucoup de changement ;

(7)

Et je crois que les plus grondeuses
Ne voudront pas , à m'imiter ,
Se montrer les plus paresseuses.

P E T R O N I L L E.

Quel blasphème , grand Dieu !

G A B R I E L.

J'ose aussi me flatter

Que ces dames vont adopter
Un habit à-la-fois plus frais & plus commode ,
Vont changer de parure , ainsi que de maison ;
Et je vais , pour cette raison ,
Leur envoyer bientôt des chapeaux à la mode.

(*Ils sortent.*)

S C E N E I I.

LES MÊMES, hors GABRIEL & SERAPHIN.

P E T R O N I L L E.

D E S chapeaux , malheureux !

A P P O L L I N E.

Ah ! quels horribles mots !

Ma mère , qu'a-t-il dit ?

P E T R O N I L L E.

Il a dit : Des chapeaux.

L' A B B E S S E.

Venez , entourez-moi , mères obéissantes :
J'entends autour de nous , colombes gémissantes ,
Voler les féroces vautours.

Mais nous saurons braver leurs fureurs impuissantes ;
Et dans la paix promise aux âmes innocentes ,
Nous verrons s'écouler les derniers de nos jours.

A G N È S *bas à Théotime.*

Soupçonnez-vous encore ?..

T H É O T I M E *bas à Agnès.*

Attendons votre père.

AGNÈS *de même.*

Mon père !

Oui, c'est lui qui doit venir ;
Son district l'a nommé ;

SCÈNE III.

LES MÊMES, NICOLAS.

L' ABBESSE.

PARLE, que viens-tu faire ,
Nicolas ?

NICOLAS.

Je viens avertir

Qu'il faut ici qu'on déménage ;
Qu'on va bientôt ouvrir la cage,
Et que les oiseaux vont partir.

L' ABBESSE.

Comment ?

NICOLAS.

Ce n'est plus un mystère.

PETRONILLE.

Quoi donc ?

NICOLAS.

Voici le commissaire.

EUDALIE *à part.*

Ceci commence à me tenter.

L' ABBESSE.

Il connaîtra les cœurs que l'on ose insulter

Par une injuste prévoyance ;

Nous ne mentirons pas à notre conscience ;

Nous saurons résister à tout.

AGNÈS *bas à Théotime.*

Vous voyez, Théotime.

THEOTIME *bas à Agnès.*

Écoutons jusqu'au bout.

N I C O L A S.

Quant à moi , je serai plus sage ;
 Je suis encor chez vous engagé pour deux ans.
 Mais le couvent bientôt sera désert , je gage ;
 Et libre désormais de mes engagements ,
 Je renonce à tous les couvens ;
 Je retourne à mes champs , & vais dans mon village.

P E T R O N I L L E.

Et-ce ainsi , Nicolas , que vous devez payer
 Les soins qu'ont eus pour vous nos mères ,
 Et leurs attentions si fines & si chères ?
 Avez-vous pu donc oublier
 Leur vif empressement , leur tendre inquiétude ?
 Hélas ! faut-il qu'un jardinier
 Connaisse ainsi l'ingratitude ?

N I C O L A S.

Les douceurs & les agrémens
 Qu'on fit goûter à ma jeunesse ,
 Me rendent plus cruels les mauvais traitemens
 Dont on accablé ma vieillesse.
 Le travail ne me fait pas peur.
 Lorsque je fus élu pour remplacer mon père ,
 Je crois , en jardinier d'honneur ,
 Avoir rempli mon ministère.
 Outre le jardin du couvent ,
 Qui fleurit en mes mains indubitablement ,
 Il me fallait soigner celui de chaque mère ;
 Il me fallait secrètement ,
 Dans le silence des offices ,
 Cultiver les œillets des sœurs ,
 Les pavots des mères des chœurs ,
 Avec les roses des novices.
 Chacune , autour de moi , courait d'un pas pressé ,
 Avec cet air charmant , dont la douceur engage.
 Dans les nombreux travaux que leur zèle partage ,
 J'étais quelquefois devancé ,

Et j'avais fini mon ouvrage,
Avant de l'avoir commencé.
Maintenant, quoique vieux, j'ai gardé mon courage,
Et je m'épuise encore en efforts superflus ;
Mais mon ouvrage ne plaît plus.
On s'écarte à ma vue , & tout bas on murmure ;
A peine daigne-t-on me dire quelque injure.
J'ai chez moi , pour m'aider , pris l'un de mes neveux ,
Jeune , mais libertin , & sur-tout paresseux ;
Qui , dans votre jardin , gâte tout , je vous jure ;
N'importe , il a l'œil tendre & l'air très-dégagé ;
De vous , tout ce qu'il dit , obtient quelque louange ;
Il a mieux fait , quand il dérange ,
Que moi quand j'ai tout arrangé ;
Mais j'aperçois le commissaire.

E U D A L I E *à part*

Bon !

P E T R O N I L L E.

Répondons avec vigueur.

A P P O L L I N E.

Hélas !

L' A B B E S S E.

Du courage , ma sœur.

S C E N E I V.

LES MÊMES, M. DORVAL , LE GREFFIER.

D O R V A L.

J E viens remplir un ministère ,
Qui peut être agréable , & qui ne peut déplaire.
Dans cet asyle solitaire ,
Il vous est permis de rester ;
Mais celles que pourrait tenter
Le soin de consoler la vieillesse d'un père ,

De vivre dans le monde au sein de leur parens ,
 Peuvent sortir de leurs couvens ;
 On pourvoit à leur nécessaire.
 La nation fidèle à ses engagemens ,
 Leur fera toucher tous les ans
 Une pension viagère.

P E T R O N I L L E

Je chéris la retraite & j'aime ce couvent ,
 Où dans un saint recueillement ,
 J'ai vu mes premières années
 Par de pieux devoirs l'une à l'autre enchaînées ;
 Mais ma mère a pour moi de si doux sentimens !
 J'ai pris sans son aveu l'état que je professe.
 On a dit qu'une fille, écoutant la tendresse ,
 Pour suivre son mari, doit quitter ses parens ;
 Mais on n'a jamais dit, pour suivre les couvens.
 De ma mère, je veux consoler la vielleffe ,
 C'est mon premier devoir, & pour cette raison ,
 Je vais dans ma famille, & prends la pension.

L' A B B E S S E.

Sœur Pétronille !

L A T O U R R I E R E.

O Ciel !

E U D A L I E.

Oh ! qui l'aurait pû croire !

E U D A L I E.

Il vaut mieux suivre un sentiment ,
 Que de suivre une fausse gloire ;
 J'aime mon frère tendrement ;
 Il perdit un bras à la guerre ;
 Il a besoin d'appui : pour soulager mon frère ,
 Je prends la pension, & fors du monastère.

A P P O L L I N E.

Pour moi, je n'ai point de parens ;
 Mais le cloître m'ennuie, & je n'ai pas vingt ans :
 Je cherche des soulagemens

Pour calmer ma douleur profonde.
J'ai pris cet habit malgré moi ,
Et l'on se doute bien pourquoi
Je prends la pension , & je retourne au monde.
(*Les autres religieuses tiennent entr'elles un petit conseil.*

A P P O L I N E.

Ces mères m'ont donné leur procuration ;
C'est d'après leur aveu sincère ,
Que je dois avertir Monsieur le commissaire
Qu'elles prennent la pension.

L' A B B E S S E.

Par mes filles , grand Dieu ! je suis abandonnée ;
Mais par des exemples pervers
Je ne serai point entraînée ;
Je ne quitterai point ces lieux qui me sont chers ,
Qui de tous mes honneurs conservent la mémoire ;
Et cette croix , sur-tout , la marque de ma gloire.

D O R V A L.

Seule , dans le couvent , vous ne pouvez rester ,
Quand tout le monde le délaisse.
Dans un autre couvent vous pouvez habiter ;
Mais , Madame , il faudra quitter
Ces honneurs , cette croix ; car il n'est plus d'abbesse.

L' A B B E S S E.

Plus d'abbesse !

D O R V A L.

Sans doute.

L' A B B E S S E.

O profanation !

Plus d'abbesse , Monsieur , plus de religion !

D O R V A L.

Quel parti prenez-vous , madame , je vous prie ?

L' A B B E S S E.

J'ai promis de mourir fidèle à mes sermens ;
Mais il faut malgré soi se conformer au temps ;

Dès que ma dignité se trouve anéantie,
Au monde, que je hais je me sens convertie :
Le désir des honneurs fit ma vocation ;
Puisque je perds ma croix, je prends la pension.

LA TOURRIÈRE.

Je verrai finir ma carrière,
Dans ces lieux où j'ai vu le jour ;
Je ne suis que simple tourrière,
Mais je suis fidèle à mon tour.

DORVAL.

Mon enfant, la constance est toujours très-louable ;
Mais vous n'avez point fait de vœux ;
On détruit ce couvent ; vous semblez estimable,
Je puis vous procurer, chez l'un de mes neveux,
Un sort beaucoup plus agréable.

LA TOURRIÈRE.

Non, c'est mon dernier mot ; il me faut un couvent.
Je m'ennuierais ailleurs indubitablement ;
Et si de ces lieux l'on me chasse,
Puis-je ailleurs trouver une place
Qui soit digne de mon talent ?

DORVAL s'avancant avec la Tourrière sur le devant
du théâtre.

Quel est l'art principal où votre esprit s'applique ?

LA TOURRIÈRE.

Monsieur, c'est à la politique.

DORVAL.

Soit ; le ministre est mon parent,
Je vous place chez lui.

LA TOURRIÈRE.

Bon ! c'est un ignorant.

Et dans la politique il me faudrait l'instruire :

Quand on servit dans un couvent,

On en fait plus que ceux qui gouvernent l'empire.

Ne faut-il pas pour plaire à tous

Se plier aux différens goûts ?

'Avoir l'air enjoué près des pensionnaires ?
 Montrer un sombre ennui sous des rides sévères ,
 Devant les mères en courroux ?
 Savoir par intérêt & louer & médire ?
 Pour la novice qui soupire ,
 Du jeune directeur servir les rendez-vous ?
 Trouver tout ce qui plaît , éviter ce qui blesse ?
 Flatter sur-tout l'abbesse , en ce qui l'intéresse ,
 Et lui citer à tout propos
 Son neveu le marquis , & sa sœur la comtesse ?
 Où puis-je retrouver ces importants travaux ?
 Il faudrait m'élever moi-même au ministère
 Pour que je pusse encore étaler au grand jour
 La politique nécessaire
 A qui fut régner dans un tour.

D O R V A L.

Suivez un conseil salulaire.

L A T O U R R I E R E.

Non, non, on ne me séduit pas,
 Je fais quel est mon poste , & j'y cours de ce pas ;
 J'embrasserai mon tour à mon heure dernière :
 Dans le tour je suis née , & je mourrai tourrière.
 Mon cœur ne peut être changé
 Par un espoir trompeur & d'odieux manèges ;
 Je défends mieux mes privilèges
 Que la noblesse & le clergé.

(Elle sort.)

S C E N E V.

LES MÊMES, hors la tourrière.

D O R V A L.

Nous la ferons changer de résolutions.
 Du reste , on est d'accord , personne ne résiste.

De ces dames, greffier, vous prendrez tous les noms,
Et vous les mettrez sur la liste
Qui renferme les pensions.

N I C O L A S.

Monfieur le commiffaire, à quoi monte la mienne ?

D O R V A I.

Ecoute : il me fouvient...

N I C O L A S.

Il faut qu'on s'en fouvienne.

D O R V A I.

Que les jardiniers n'en ont point.

N I C O L A S.

J'ai trente ans cultivé la terre ;

Les Dames ont paffé trente ans à ne rien faire ;

On leur affure un fort, je refte fans falaire ;

Ma foi la nation eft injufte en ce point.

E U D A L I E.

Si je fuis étourdie , au moins j'ai l'ame bonne ;

Mon cher Nicolas , je te donne

L'argent de mon premier quartier.

L' A B B E S S E.

Il n'eft plus bon à rien.

E U D A L I E.

Eh ! c'eft ce qui m'engage.

L' A B B E S S E.

Je veux de mon argent , faire un plus noble ufage ,

Pour mon neveu le chevalier.

Il fera colonel.

N I C O L A S.

Ce titre qui vous flatte ,

Pour moi vous rend injufte , & vous fait oublier

Les fervices conftans d'un pauvre jardinier.

Jeuneffe eft généreufe , & vieilleffe eft ingrate.

(Il fort.)

SCENE VI.

LES MÊMES, hors NICOLAS,

DORVAL.

DE tous les meubles du couvent
Je vais commencer l'inventaire.

EUDALIE.

Moi, je vais faire aussi mon paquet promptement.

DORVAL.

J'attends ici ma femme, elle m'est nécessaire
Pour estimer quelques objets
Auxquels je ne me connais guère.

PETRONILLE.

Mais avant de quitter ce couvent pour jamais,
Il est décent de voir, je pense,
Notre père Honorin.

APPOLINE.

Oh! combien je l'aimais!

PETRONILLE.

Il dirigeait ma conscience.

EUDALIE.

Allons, dépêchons-nous, car je perds patience.
(Elles sortent.)

SCENE VII.

AGNÈS, DORVAL, THÉOTIME.

DORVAL.

QUEL est cet Honorin?

THÉOTIME.

Un prêtre respecté,
Qui, dans cette maison a trente ans habité.
Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres.
DORVAL.

D O R V A L.

Je le vois; du couvent c'était un des apôtres ?

A G N È S.

A peu près.

D O R V A L.

Chère Agnès, réparons nos malheurs.

Une mère cruelle, en dépit de vos pleurs,

Vous immola jadis à l'orgueil de vos sœurs ;

Votre mère n'est plus; & votre belle-mère

Vous adopte pour fille, & ses soins complaisans

S'efforcent déjà de vous plaire.

De nœuds pénibles & gênans,

Ma tendre amitié vous délivre,

Dès ce soir, vous pourrez m'en suivre.

T H É O T I M E à Agnès.

Je vous perds, c'en est fait.

A G N È S à Dorval.

Mon père, le couvent...

D O R V A L.

Qui peut vous arrêter ? Vous n'êtes que novice,

Vous n'avez point fait de serment.

T H É O T I M E bas à Agnès.

Quel nouveau malheur !

A G N È S bas à Théotime.

Quel supplice !

D O R V A L bas à Agnès.

Quel est donc ce religieux,

Qui sur vous, tout-à-l'heure, avait toujours les yeux ?

A G N È S.

C'est un jeune homme que j'estime.

D O R V A L.

Comment l'appellez-vous ?

A G N È S.

Le père Théotime.

D O R V A L.

Vous le voyez beaucoup ?

(18)

A G N È S.

Mon père, très-souvent.
Car Monsieur cultive un talent,
Auquel depuis six mois volontiers je m'applique.
bas. Je me découvre assurément.

D O R V A L.

Et ce talent ?

A G N È S.

Mon père, il m'apprend la musique.

D O R V A L.

Il a l'air fort intéressant.

Et je crois qu'il chante à merveille.

A G N È S.

Sa voix, je l'avouerai, plaît fort à mon oreille.

D O R V A L.

Ce que vous dites là, me fait naître un désir,

A G N È S.

Et ce désir...

D O R V A L.

Est de l'entendre.

A G N È S.

Qui? lui? pour vous faire plaisir

Il est prêt à tout entreprendre.

THEOTIME *bas à Agnès.*

Je ne chante pas bien

A G N È S *bas à Théotime.*

Mais comme vous pourrez.

THEOTIME *bas à Agnès.*

e n'ai point de chansons.

A G N È S *bas à Théotime.*

Eh bien! vous en ferez.

THEOTIME *chante.*

Quand par un oncle surprise

Dans les bras de son amant,

La trop sensible Héloïse

Vit commencer son tourment.

Coup affreux ! douleur extrême !

L'amant seul peut la sentir :

N'est-ce pas déjà mourir ,

Que de perdre ce qu'on aime ?

D O R V A L.

J'aime beaucoup cette romance.

T H É O T I M E.

Voici le couplet qui commence :

Agnès en fait la suite.

A G N È S *bas à Théotime.*

Quoi?..

Je n'en fais pas un mot.

T H É O T I M E *bas à Agnès*

Vous ferez comme moi.

A G N È S *chante.*

Héloïse est plus à plaindre :

Non , jamais son tendre amant ,

Sans l'outrager ne peut craindre

De son cœur un changement.

Héloïse le lui jure ,

Q'il entende ce soupir ;

Héloïse peut mourir ,

Mais ne peut être parjure.

D O R V A L.

Cette musique me plaît fort ,

Vous chantez bien ensemble , & vos voix font d'accord.

(*A Théotime.*)

(*A Agnès.*)

Je vous suis obligé..... Je suis charmé , ma fille ,

De vous voir ce nouveau talent ;

Sans doute il charmera Monsieur de Vintimille ,

Dont j'approuve l'empressement ,

Et qui doit , en vous épousant ,

Entrer bientôt dans ma famille.

A G N È S *bas à Théotime.*

Non , je serai fidèle , & mon cœur l'a juré.

T H É O T I M E *bas à Agnès.*

C'en est trop , chère Agnès , je pars désespéré.

(*Il sort.*)

B 2

S C E N E V I I I.

DORVAL, AGNÈS.

D O R V A L.

COMMENT ! vous changez de visage ,
Agnès , je vois vos pleurs couler
Alors que je viens vous parler
Du projet d'un bon mariage ;
Vraiment , cela n'est pas naturel à votre âge.

A G N È S.

Pardonnez au trouble où je suis ;
Oui , j'ai peine à quitter une maison si chère ,
Pour entrer dans le monde où je suis étrangère ;
Et je vais loin de vous rêver à mes ennuis.

S C E N E I X.

DORVAL *seul*.

MA fille , en vérité m'étonne.
Redouter un mari , regretter le couvent !
Plus j'y pense , plus je soupçonne...
Mais on est injuste souvent
A force d'être pénétrant.

S C E N E X.

DORVAL, LA FLEUR.

LA FLEUR.

JE suis chargé de vous remettre
Ce paquet , avec cette lettre.

D O R V A L.

De quelle part?

L A F L E U R.

C'est du père Honorin.

D O R V A L.

Pose ici le paquet. (Ah! c'est de notre saint.)

S C E N E X I.

D O R V A L *seul.*(*Il lit.*)

« A P R È S de mûres réflexions, j'accepte la li-
 » berté que j'avais refusée d'abord. Quand vous
 » recevrez cette lettre, je serai déjà parti. Je laisse
 » dans le couvent mes habits de religieux qui
 » ne sont plus à mon usage. »

Que ces nouvelles curieuses
 Vont donner de surprise à nos religieuses !
 Oui, voilà bien la robe avec le capuchon,
 Qui, de tout le couvent, avait la confiance,
 Et qui dût entendre, dit-on,
 Plus d'une bonne confidence.
 Je voudrais un moment être sous cet habit,
 Pour écouter les choses rares
 Que sous le secret on lui dit.....
 Le projet est plaisant, mais les moyens bizarres.
 Je ne prendrai jamais la résolution...
 Si l'on me découvrait ! N'importe ;
 La curiosité l'emporte. (*Il s'habille &*
met le capuchon.)
 Je cède à la tentation.
 Un porte-feuille ! bon, il pourra m'être utile :
 Des dames du couvent, examinons le style.
 Je lirai l'un secret avant de l'écouter ;
 Je serai confident de quelque tendre flamme ;
 Cela sera charmant. On vient. Bon ! c'est ma femme.

SCENE XII.

M. DORVAL, Mde. DORVAL.

Mde. DORVAL.

MON père, avec respect je viens vous consulter.
DORVAL.

Sur quoi?

Mde. DORVAL.

C'est sur une entreprise

Par qui je craindrais d'attenter

Aux propriétés de l'église.

Mon mari veut que du couvent

Je fasse avec lui l'inventaire,

N'est-ce pas un péché?

DORVAL.

Non pas, assurément,

Votre mari, d'ailleurs, est un homme prudent;

En suivant ses conseils, vous ne pouvez mieux faire.

Mde. DORVAL.

Vous le croyez bien sage?

DORVAL.

Assurément.

Mde. DORVAL.

En croyez-vous la renommée?

Elle flatte ou médit, trompe en exagérant,

Et dit juste très-rarement.

Des défauts de Dorval je suis bien informée,

Sans doute il n'est pas sans esprit,

Mais il n'a point de caractère;

Vous l'avez toujours vu se plaire

A ces modes d'un jour qu'auprès du sot vulgaire,

Un charlatan met en crédit.

Il livra sa fortune aux fourneaux d'un chimiste;

Il alla chercher la santé

Au bout du doigt d'un Mesmérifte !
Du grand Cagliostro je le vis entêté,
Au point que deux jours par semaine
Il conversait avec Turenne
Tout comme je cause avec vous.
Si Mahomet eût eu quelque crédit en France,
Je crois que mon bizarre époux,
Mettant dans Mahomet toute sa confiance,
Aurait été turc un moment :
Il n'en est rien heureusement.
Il quitta le service assez étourdiment,
Il eut pu parvenir aux grades militaires,
Il aime son pays ; mais il ne le sert guères.
Dans son district il fait beaucoup de bruit,
Il y péroré jour et nuit ;
Et pendant ce temps-là néglige ses affaires
Il est dupe.

D O R V A L à part.

Bonne leçon !

(Haut.) Vous ne l'aimez donc pas ?

Mde. D O R V A L.

Pardonnez-moi, je l'aime,

Il est juste, honnête, & si bon !

Dans moi, sa confiance en tout point est extrême.

D O R V A L.

Vous n'en abusez pas ?

Mde. D O R V A L.

Moi, non.

Quoique je sois vivé & jolie,

Mon cœur resta toujours exempt de passions ;

C'est à trois inclinations

Que se borne en effet le roman de ma vie.

D O R V A L.

Trois !

Mde. D O R V A L.

Vous trouvez que c'est bien peu.

D O R V A L. *à part.*

Bien peu ! la scélérate ! Ah ! cachons notre jeu.
Il n'est pas temps encor de montrer qui nous sommes.

Mde. D O R V A L. hommes,
D'abord , mon premier goût fut pour les gentils-
Celui que je choisis fut un brave guerrier,
Et jamais on ne vit plus aimable officier.

D O R V A L.
Et le second?...

Mde. D O R V A L.
Suivant un état pacifique,
Faisait des réglemens , tantôt bien , tantôt mal ;
C'était ce qu'on appelle en bonne politique ,
Un conseiller municipal.

D O R V A L.
Reste un troisième.

Mde. D O R V A L.

Oui.

D O R V A L *à part.*

La confiance est rare
Pour un mari.

(*Dorval fait un mouvement de tête qui le décèle.*)

Mde. D O R V A L.
Mon choix vous paraîtra bizarre ;
Mais l'amour est aveugle , & tel est mon destin,
Que j'adore à présent.....

D O R V A L.

Qui donc ?

Mde. D O R V A L.

Un Bernardin.

D O R V A L.

C'est pousser trop loin l'insolence ;
Ma colère est plus forte , & je perds patience.
(*Se découvrant.*) Me reconnaissez-vous ?

Mde. D O R V A L *souriant.*

Vous êtes mon mari.

D O R V A L.
Vous ne rougissez pas ?

Mde. D O R V A L.

Je veux faire un pari.

D O R V A L.

Comment ? un pari ?

Mde. D O R N A L.

Je suis sûre

Monfieur , que par cette aventure ,
Vous croyez n'embarrasser fort.

D O R V A L.

Sans doute.

Mde. D O R V A L.

Et la vérité pure ,

C'est que je fuis fans aucun tort.

D O R V A L.

Cela , Madame , est un peu fort.

Vous avez , dites-vous , aimé dans votre vie

Un confeiller municipal ,

Un militaire , un moine.

Mde. D O R V A L.

Et pourquoi , je vous prie ,

Vous dirais-je que non ? je n'y vois pas de mal.

D O R V A L.

Cela paffe la raillerie.

Mde. D O R V A L.

Quoi , Monfieur , seriez-vous jaloux ?

D O R V A L.

Madame.....

Mde. D O R V A L.

Ecoutez-moi , fans vous mettre en colère ;
Quand je vous épousai , vous étiez militaire.

D O R V A L.

J'en conviens.

Mde. D O R V A L.

Et voilà comment

Un officier fut mon premier amant.

Pour le bien , pour la paix , pour la chose publique ,
 Votre empressement sans égal
 Fit de vous , dans ce temps critique ,
 Un officier municipal.

Par-là, mon autre amour suffisamment s'explique :
 Ici vous êtes moine , ou bien votre habit ment ;
 J'adore un moine maintenant ;
 Voilà tout le nœud de l'affaire.

D O R V A L *à part.*

Pour moi la vérité n'est pas encor trop claire ;
 Cependant il faut croire , ou bien faire semblant.

Mde. D O R V A L.

Comptez sur ma vertu : je fais tout pour vous plaire ;
 Et je cours estimer les meubles du couvent.

(Elle sort.)

S C E N E X I I I.

D O R V A L *seul.*

ME voici bien payé ; les époux curieux
 Doivent toujours s'attendre à des choses pareilles.

Un mari doit fermer les yeux....

Et non pas ouvrir les oreilles....

J'ai formé l'entreprise & je l'acheverai ;

Et d'un autre secret je me divertirai.

Examinons ce porte-feuille.

Je vois que la première feuille

Est de celle qui prit le voile malgré soi ,

Qui cherche à soulager sa tristesse profonde ,

Et qui veut bien qu'on se doute pourquoi

Elle va rentrer dans le monde. *(Il lit bas.)*

J'ai lu très-bas , & j'ai bien fait.

Mais je suis plus content de cet autre billet.

Dieux ! on y parle de ma fille.

Plus que je n'en voudrais , peut-être j'en saurai.

Allons , il est écrit qu'aujourd'hui j'apprendrai

Tous les secrets de ma famille.

» Il faut vous apprendre ce que j'aurais dû vous
 » cacher plus long-temps. J'aime Agnès , & j'en
 » suis aimé ; mais nous ne pouvons être heureux
 » ensemble. Quand je consentirais à rompre mes
 » vœux , son père ne consentira jamais à nous unir ;
 » car je suis pauvre & cadet de famille. Je dois
 » me sacrifier moi-même : je vais quitter la France.
 » Engagez Agnès à obéir à son père ; c'est son pre-
 » mier devoir. Adieu , je serai moins malheureux
 » quand je saurai que je suis seul à plaindre. *Théotime.* »

Ce n'est point là du tout , écrire en suborneur ,
 Ce jeune Théotime est un homme d'honneur.

SCENE XIV.

Tous les Acteurs ; hors Séraphin , Gabriel , Nicolas
 & la Tourrière.

Mde. D O R V A L.

LE voici ce saint personnage ,
 A ses rares vertus , accourez rendre hommage.

PETRONILLE à *Dorval*.

Avant de vous quitter , apprenez mon secret ,
 A cette confidence une heure peut suffire ,
 Quand on sort du couvent , ou n'en saurait trop dire.

A P P O L I N E.

Un mot , & j'aurai bientôt fait.

P E T R O N I L L E .

Je passe la première.

E U D A L I E.

Ah ! je suis si pressée.

A P P O L I N E.

D'attendre si long-temps je suis déjà lassée.

EUDALIE.

Ah! mes sœurs, que de temps perdu!

DORVAL.

Je quitte cet habit, j'en ai trop entendu.
Plus que vous ne croyez, j'ai votre confiance,
Ce que vous me diriez, je le connais d'avance;

EUDALIE.

Ah! c'est Monsieur Dorval.

Mde. DORVAL.

Allez, c'est un malin,
Qui surprend nos secrets sous l'habit d'Honorin.

DORVAL.

Il faut bien qu'on me le pardonne.
J'avais voulu surprendre & c'est moi qu'on surprend.
Pour avoir un moment endossé cet habit,
La leçon, j'en conviens, fut bonne:
Ceux qui l'ont porté plus long-temps
En doivent bien savoir sur les âmes dévotes,
Et pourraient fournir tous les ans
Un plaisant recueil d'anecdotes.

EUDALIE.

Ce capuchon, Monsieur?..

DORVAL.

Oui; d'abord il m'apprit
Que ma femme.... est femme d'esprit.

APPOLINE.

Vous le saviez d'avance.

Mde. DORVAL.

Et ce ne n'est pas un crime.

DORVAL.

Et que ma fille...

L'ABBESSE.

Ici tout le monde l'estime.

DORVAL.

Aime fort tendrement le père Théotime.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA TOURRIÈRE,
THEOTIME, NICOLAS.

LA TOURRIÈRE.

JE ramène un transfuge : il fuyait du couvent,
Et je ne l'ai saisi qu'à son corps défendant.

Mde. DORVAL.

Enfin, vous l'aimez donc ?

AGNÈS.

Plus qu'on ne saurait dire.
C'est dans la solitude & le désœuvrement
Qu'avec plus de pouvoir l'amour tient son empire.

DORVAL.

L'avis est fort bon à présent.
Faites donc élever vos filles au couvent.

L'ABBESSE.

Hélas ! que dira-t-on ?

Mde. DORVAL.

Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

DORVAL.

Theotime est honnête, & moi je suis bon père.
Il est aimé d'Agnès, je lui donne sa main.

AGNÈS.

Mon père à vos genoux...

THEOTIME.

Jour heureux !... fort propice !

Mde. DORVAL.

Il sera très-plaisant de voir une novice.

Epouser un ex-bernardin.

L'ABBESSE.

Si je me détermine à profiter enfin
De cette liberté que le décret nous laisse,

A m'avoir un mari, travaillez sourdement ;
Mais il faut nécessairement,
Qu'il ait appartenu jadis à la noblesse,
Ou du moins ait été dans quelque parlement.
Songez qu'il faut un ci-devant
Pour une ci-devant abbesse.
Je quitte le couvent avant la fin du jour.

A P P O L I N E.

Je vais enfin revoir mon frère.

P E T R O N I L L E.

Je cours dans les bras de ma mère.

E U D A L I E.

Je vais, je ne fais où.

L A T O U R R I E R E.

Je vais chercher un tour.

S C E N E X V I.

Tous les acteurs, hors la Fleur ;

G A B R I E L.

MESDAMES, vous voyez si je m'étais trompé.

S E R A P H I N.

De vous je me suis occupé ;

Je viens vous apporter un charmant vaudeville,
Que depuis ce matin l'on chante par la ville.

P E T R O N I L L E.

Je vais donc essayer mon talent pour le chant.

E U D A L I E.

Un vaudeville, ah c'est plaisant !

Pour moi j'aime le chant presque autant que la danse.

(*Séraphin offre le vaudeville à Pétronille.*)

P E T R O N I L L E.

Par Madame l'abbesse il faut que l'on commence.

VAUDEVILLE.

L' ABBESSE.

Je perds le titre d'abbesse ;
 C'est un fâcheux accident.
 Quoi ! l'on veut de sa noblesse
 Priver aussi le couvent ?
 Mais un destin plus propice
 A mes vœux est présenté ;
 Il n'est point de sacrifice
 Qu'on ne fasse à la liberté.

LA TOURRIERE.

Que si j'étais jeune & belle,
 Et faite encore pour l'amour,
 Je pourrais être infidèle,
 Et quitter aussi mon tour.
 Par un retour de tendresse
 Mon cœur est souvent tenté ;
 Mais hélas ! dans la vieillesse,
 Que faire de la liberté ?

A G N È S.

Si je fors du monastère,
 L'hymen m'enchaîne à jamais :
 Le lien que l'on préfère
 Ne laisse point de regrets.
 Le nouveau nœud que j'adore
 Sera toujours respecté.
 C'est pour l'engager encore,
 Que je reprends, ma liberté.

EUDALIE.

Ce qui chez vous est fort sage,
 Chez moi serait imprudent.
 Je vais faire un autre usage
 Du bonheur que l'on me rend,
 Mon cœur toujours vis & tendre,
 Veut, par l'amour agité,
 Souvent quitter & reprendre
 Tous les droits de sa liberté.

T H E O T I M E.

L'Hymen n'est point une chaîne
 Lorsqu'il unit deux Amans ,
 Et je vous soumetts sans peine
 Mes vœux & mes sentimens.
 En vous, le pouvoir suprême
 Ne peut être redouté ;
 Obéir à ce qu'on aime
 Vaut bien mieux que la liberté.

Mde. D O R V A L.

On dit souvent que les Belles
 Tyrannisent leurs Amans ;
 Mais pour les Amans fideles
 Ce sont de bien chers tyrans ;
 Et de ce sexe équitable
 Reconnoissez la bonté ,
 Quand l'Amant n'est plus aimable
 On lui donne sa liberté.

P E T R O N I L L E.

Je vais rentrer dans le monde
 Où m'appellent mes desirs ;
 Je vois par-tout qu'on le fronde ,
 Et qu'on cherche ses plaisirs :
 Mais en sortant d'esclavage ,
 Si mon cœur a palpité ,
 C'est sans trop savoir l'usage
 Qu'il fera de sa liberté.

S E R A P H I N.

Si nous sortons d'esclavage ,
 Mes amis de ce bienfait ,
 Aux femmes rendons hommage ,
 Car les femmes ont tout fait :
 Leurs bons mots & leur aisance
 De tout temps ont éclaté ,
 Et nous leur devons en France
 L'exemple de la liberté.

F I N.

